

Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Jean-Jacques DEMOREST
Avoir 20 ans en 1940

AVOIR VINGT ANS EN 1940

Avoir vingt ans en 1940 ? Facile au premier abord, trop facile. En avril, Princeton University m'accordait une bourse pour entreprendre un doctorat. Rien - sinon une relative aptitude physique - ne semblait me destiner au métier des armes. Rien, sauf deux mois plus tard la défaite-éclair avalisée par un armistice que les miens et moi ont ressenti comme un affront à l'honneur.

Ma famille était franco-américaine et nous demeurions dans l'Ohio.

Ma mère, Auvergnate et passionnément Française, avait servi au front comme infirmière en 1914-18. Mon père, de nationalité américaine, descendait de Huguenots artésiens et picards émigrés à Manhattan en 1658. Engagé sur le front comme ambulancier volontaire dès 1915, nommé sur place lieutenant dans un régiment américain d'infanterie à l'entrée en guerre des Etats-Unis en 1917, gazé,

désigné pour s'occuper d'enfants sinistrés dans le département du Nord (c'est là qu'il aurait introduit le basket-ball en France), il fut plus tard le premier Américain à obtenir en France un doctorat ès lettres.

En m'engageant dans les Forces Françaises Libres, je

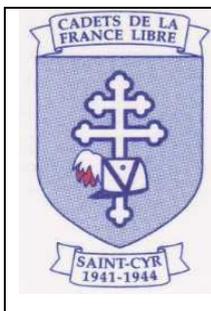
restais donc plus ou moins dans la ligne. Encore fallait-il pouvoir rejoindre Londres ; or né à Lille dans la seule année où les Etats-Unis aient accordé la nationalité américaine à un enfant issu à l'étranger d'un parent américain, je découvrais en 1940 que j'avais beau avoir opté pour la France à dix-huit ans, les USA n'en tenaient pas compte et interdisaient la sortie du territoire à tout ressortissant désireux de servir dans une armée étrangère. Un nombre considérable de volontaires pour les forces britanniques, polonaises, tchèques, hollandaises, et même canadiennes se voyaient également refuser un visa de sortie. Le bureau de la France Libre de New York se disait impuissant et me conseillait de faire intervenir des hommes politiques. Un sénateur à droite de la droite s'intéressa à mon cas. Après un an d'attente, convoqué à Washington par un général, futur adjoint de MacArthur, on m'introduit dans un bunker souterrain inspiré du futurisme, et au lieu du blanc-seing espéré on me propose d'être parachuté en France, en zone occupée, pour le compte d'un SR qui n'est pas nommé -sans doute l'ancêtre du CIA. Je refuse. Pressions renouvelées de la même source au cours des mois suivants. Et fin

novembre 1941, surprise : on m'autorise à passer au Canada. Le 2 décembre, je signe à New York mon engagement aux FFL. Le 7 décembre, Pearl Harbour: obstacles levés, je deviens un allié, ah ces braves Nippons! Du 15 au 21, je réussis les épreuves orales et écrites du doctorat; il restera à rédiger la thèse, de préférence jamais !

En avril 1942, arrivée par train à Montréal. Superbement logé et banqueté - c'est donc ça la vie du bleu ? - quoique constamment escorté par un cicérone disert, membre d'un SR, mais lequel ? D'ailleurs mes effets sont « visités » en mon absence et l'on se garde de me mettre en contact avec d'autres jeunes engagés. Aujourd'hui encore j'ignore pourquoi.

Le 22 avril avant potron-minet, sur un quai désert et glacé, embarquement à Saint John (Nouveau Brunswick) sur un moyen paquebot. A la passerelle un messenger solitaire me tend un télégramme de Washington : « Please reconsider. » Non ! Et je monte à bord ; Le convoi, entre alertes aux U-boote et une mer démente, met 18 jours pour atteindre Liverpool. Mes ancêtres ont du faire mieux.

Admirables Anglais : Liverpool, bombardé nuit après nuit, est prêt - feux



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Jean-Jacques DEMOREST
Avoir 20 ans en 1940

éteints, écluses réparées - à accueillir notre convoi vers 16 heures. Un civil anglais peu loquace me prend en charge : train de nuit, compartiment bouclé, sandwichs inappétents. Dans une gare de banlieue, je suis confié à un caporal qui me fait conduire à la Patriotic School, sorte de pénitencier fatigué préposé au debriefing et à l'examen d'étrangers voulant rejoindre la Grande-Bretagne.

Ambiance désagréable, Français qui se disent internés depuis 1940, agents provocateurs, etc. Un très courtois colonel de l'Intelligence Service

m'interroge en un français impeccable et veut me recruter pour des opérations par vedette sur des points de la côte du Morbihan que je connais bien. Je décline. Lendemain, même scénario. Le troisième jour, la camionnette du centre d'accueil de la FL vient me libérer.

Émerveillement devant ce Londres jeune, dynamique et pourtant tendre. Quelques jours avant la bataille de Bir-Hakeim, rendez-vous avec le général de Gaulle. Je demande une affectation au Caire comme soldat à la Première division FL en instance de regroupement. Et j'ai beau proclamer ma très réelle nullité en math, le général me sait universitaire : « On a besoin d'officiers. Je vous dirige sur l'Ecole des Cadets où un nouveau peloton est en formation.

Un an, encore un an ! La guerre sera finie et moi toujours sur un banc...

Ribbesford, la somptueuse verdure du paysage, la Severn, la qualité de nos instructeurs issus de Saint-Cyr et de Saumur, l'ardeur de mes camarades m'ont conquis. Comment regretter de pêcher avec du fil à repriser une maigrichonne truite de mer pour le déjeuner du général de Gaulle, de verser une gamelle de thé brûlant à George VI, de participer à une chasse sur ses terres et de prendre d'assaut la «redoute» si peu redoutable défendue par les braves bourgeois de la Home Guard, souffre-douleur de nos exercices ? Tout a sa fin. A l'amphi-armes de notre promotion Fezzan-Tunisie, nous lorgnions les huit affectations d'Aspirant de l'infanterie coloniale disponibles à la Première DFL. Sur nous huit, en un mois de combat en Italie, quatre sont tombés à l'ennemi, deux ont été blessés, dont moi qui, servant au titre de l'active, ai dû après six ans céder la place à plus ingambe.

Voici soixante ans que je m'applique à devenir pékin : pas si facile, je crapahute encore dans mes rêves.

Jean-Jacques Demorest
Promotion

« Fezzan-Tunisie » (42-43)